

Le ressuscité de Tamines

(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

Monsieur Roberto Jorge Payró, correspondant du journal *La Nación*, de Buenos Aires, écrivain de grand talent, très connu dans tous les pays de langue espagnole et fidèle ami de la Belgique, réussit, malgré la surveillance dont il fut l'objet pendant l'occupation, à faire une enquête sur les crimes allemands.

Pendant l'automne 1916, il se rendit au château d'Aisemont, près de Tamines, chez Madame et Mademoiselle Parent, dont il avait fait la connaissance grâce à un ami commun, le Docteur Désiré Bernier,

C'est là qu'il recueillit, de la bouche d'un ressuscité – de la bouche d'un des rares vivants qui surgirent du monceau de cadavres des fusillés de Tamines –, l'épouvantable récit qu'on va lire.

Ce ressuscité, Monsieur J. Seron, commerçant et industriel, propriétaire d'une grande boulangerie de Tamines, se place hors pair parmi les survivants du drame. Aucun n'eut comme lui le sang-froid nécessaire pour enregistrer minutieusement une foule de détails, qu'il reproduit avec une précision photographique.

Les notes de M. Payró, dont nous donnons une traduction, faite par son fils Roberto (*) sur le manuscrit original, ont failli disparaître deux fois.

A son retour de Tamines, M. Payró fut fouillé, dans la gare de Namur, par un agent de la police secrète. Celui-ci eut un instant dans les mains le texte accusateur, mais il ne le vit pas, car ce texte, écrit sur une feuille de papier de soie, était dissimulé dans la poche intérieure d'un portefeuille.

Quelques jours après, une perquisition au domicile de Monsieur Payró demeurait pareillement sans résultat.

Nous versons au dossier de l'affaire Guillaume II cette pièce capitale ...

1

Nous sommes à la mi-août et, à Tamines, il ne reste plus qu'une poignée de Français ...

Le vendredi 21 (juillet 1914), entre sept heures et demie et huit heures du matin, les Allemands entrent du côté de l'église de Sainte-Marie des Alloux, par la rue Thibaut Camelle. Ce sont quatre ou cinq uhlans qui avancent vers le centre de la ville, à cheval, sur le trottoir et rasant les murs pour éviter des surprises. Ils viennent pratiquer une reconnaissance et faire des réquisitions. Le bourgmestre n'est pas là et le conseiller Guyot le remplace.

Un soldat français, qui déambule en montant la garde près de l'Hôtel de Ville au coin d'une ruelle,

voit l'uhlan qui vient en éclaireur, le met en joue ; l'uhlan donne de l'éperon pour fuir à travers un semis de betteraves mais le coup de feu éclate ; cheval et cavalier mordent la poussière. L'Allemand, qui forcément a vu l'uniforme du Français et n'a pu le prendre pour un civil, est blessé a la jambe ...

Vingt ou trente uhlands galopent à son aide par la rue Thibaut Camelle et, au coin de la rue Sainte-Barbe, tuent d'un coup de feu une fillette. Il est neuf heures du matin ...

Le canon tonne de tous côtés autour de la ville. Aux environs, une bataille s'est engagée.

Les uhlands se retirent, emportant le blessé.

II

A 3 heures de l'après-midi apparaît une autre patrouille de quatre uhlands ; elle s'approche du pont de

la Sambre, lequel est sans défense car Belges et Français prennent part à la bataille furieuse qui s'est déchaînée.

Les éclaireurs, tranquilisés, vont renseigner les forces qui les suivent et, entre quatre heures et demie et cinq heures, les Allemands traversent le pont de la Sambre sans brûler une cartouche ; mais ils sont encore peu nombreux et n'entrent pas dans la ville, se contentant de s'emparer des particuliers qu'ils trouvent dans les environs.

Les journées sont encore fort longues mais, à neuf heures, il fait déjà nuit et les Allemands passent le pont en nombre considérable ; négligence inexplicable, ils ne le gardent pas ...

Quelques Français, qui ont réussi à se cacher de droite et de gauche, dans plusieurs ruelles obscures qui coupent les voies principales, se lancent à neuf heures et demie sur l'envahisseur, qui ne s'y attend pas, et un combat s'engage dans les rues, d'autant plus acharné

que d'autres Français passent le pont abandonné et viennent renforcer leurs camarades. Cette surprise servira de prétexte aux Allemands pour châtier les habitants comme « *francs-tireurs* » avec un acharnement cruel, habile moyen de cacher leur négligence et d'intimider les Belges. Tamines se transforme en champ de bataille et les habitants terrorisés courent se réfugier dans les caves. A la maison, il y a. outre ma femme et moi, trois enfants, mon beau-père et plusieurs personnes soit amies, soit qui se sont réfugiées là, fuyant la fusillade furieuse des rues. Tous descendent à la cave, sauf ma femme et moi qui restons pour fermer les pertes et essayer de savoir ce qui se passe. Pendant ce temps, les Allemands courent se réfugier dans l'Hôtel de Ville, où ils se fortifient mais ils ne sont pas encore vaincus et bientôt ils avancent de maison en maison pour s'emparer de la ville.

Soudain, une patrouille allemande enfonce à coups de crosse la porte de la maison particulière de M. Guyot, faisant fonction de bourgmestre, qui habite presque à côté de chez nous, et prend trois prisonniers civils, des voisins pacifiques qui y avaient trouvé asile. La persécution des « *francs-tireurs* » commence. Une autre patrouille traîne encore six ou sept civils hors du Café Aignon. Ils font de même dans beaucoup d'autres endroits. Comme j'essaie d'épier ce qui se passe, parfois descendant au jardin, je me prépare à ce que mon tour arrive. J'ai vu aussi des lieux d'incendie de tous côtés. Il n'y a pas de doute : Tamines brûle ... Mais nous n'en sommes qu'au prologue ...

A minuit, on sonne avec violence à la pâtisserie – vous savez qu'elle était située en face de la gare – et ma femme et moi, d'un élan simultané, nous courons chacun ouvrir une porte. Il serait inutile et dangereux de résister ... Un petit groupe d'Allemands, revolver au poing, fait

demi-cercle sur le trottoir et me met en joue dès que j'ouvre. Un des hommes gris prend la parole en mauvais français :

« *Pouvez-vous recevoir nos hommes ? Pouvez-vous leur donner à boire ?* »

J'examine le groupe, jouant la tranquillité, et répons simplement : « *Oui.* »

Les Allemands entrent, s'assoient et demandent de la bière. Ils sont six et gardent le revolver au poing.

« *Nous sommes prêts à vous servir – leur dis-je en souriant avec bonhomie – mais ces petits jouets-là ne nous amusent pas beaucoup, à vrai dire.* »

Ils se regardent et remettent l'arme à la ceinture.

Nous les avons à peine servis que des centaines de soldats font irruption. La maison est très vaste mais les Allemands sont si nombreux qu'ils la remplissent du rez-de-chaussée au grenier, et il y en a beaucoup qui cherchent en vain où s'installer. Ils appartiennent au 76^e

de ligne et, à plus de cinq cents, s'entassent dans les chambres, occupent toutes les chaises, s'assoient sur les lits, s'étendent sur le sol, visiblement éreintés de fatigue. Quelques-uns découvrent l'escalier de la cave et se disposent à descendre. Je tremble pour ma famille et pour les réfugiés, mais j'ai encore assez d'énergie pour m'adresser à un de ceux qui arrivèrent les premiers et qui me semble te chef :

- Monsieur, lui dis-je, ma famille s'est réfugiée dans la cave, et c'est le dernier coin dont elle puisse disposer. Je répons pour elle, mais je vous supplie de faire qu'on ne l'incommode pas.

- Personne ne descendra - répond l'officier, en criant un ordre.

Encouragé par ceci, j'ose davantage :

- Je vous prie aussi - ajoutai-je - de faire respecter mon bureau. Mes documents commerciaux sont à la portée de la main, et on me nuirait beaucoup en les bouleversant ou

en les perdant.

- Fermez la porte et mettez la clef en poche.

- Cela pas. Dites-leur de ne pas entrer, cela vaudra mieux. Je connais la discipline du soldat allemand ...

- C'est bien, soyez sans crainte.

Dans mon bureau, J'ai des papiers compromettants, des titres et une grosse somme. Une porte, si bonne que soit la serrure, ne résiste pas aux crosses. Je préfère, naturellement, *l'ordre supérieur*

Alors, les officiers vont occuper le bureau qui, dès ce moment, devient sacré pour la troupe, et ils causent et boivent de la bière sans s'occuper de mes papiers. Je respire ; ma femme et moi allons à droite et à gauche, servant activement nos hôtes forcés, jusqu'à ce que, vers une heure et demie du matin, celui qui paraît le chef m'interpelle :

- Mes hommes ont faim et voudraient manger un morceau.

- *Qu'ils prennent tout ce qui leur convient* - lui répondis-je – *indiquant les garde-mangers et la vitrine chargés de confitures, de viandes froides et de pâtisserie.*
- *Ils se serviront, mais en payant* - répliqua l'officier avec hauteur.

Et ici se passe quelque chose d'inespéré et d'inouï : un des officiers, un Alsacien comme je l'appris plus tard, se lève, va s'installer à la caisse, fait payer aux soldats ce qu'ils prennent et me passe l'argent au fur et à mesure qu'il le perçoit. Les garde-mangers et l'étalage se vident avec une rapidité vertigineuse ...

Mais l'idylle prend fin.

III

Soudain retentit une sonnerie de clairon. Les soldats dégringolent des trois étages avec un vacarme infernal. On dirait que la maison s'écroule. Ceux qui sont dans les

caves croient leur dernière heure arrivée. En quelques secondes, le silence se rétablit. Les cinq cents hommes sont dans la rue, en parfaite formation. Le chef, qui est resté pour sortir le dernier, me dit d'un ton protecteur :

- *Partez.*

- *Je ne puis abandonner ma demeure* - répondis-je, en pensant à l'argent, aux titres, aux papiers.

- *Je vous le conseille* - insiste-t-il gravement.

On dirait qu'il pense à quelque chose qui se prépare.

- *Alors, donnez-moi un sauf-conduit* - lui dis-je, comprenant qu'un danger nous menace..

L'officier réfléchit un seconde, fait non de la tête et réplique :

- *Pour vous donner un sauf-conduit, je devrais y indiquer où vous pouvez aller ... et je ne dois pas le faire ...*

A ce moment, l'Alsacien qui avait servi de

caissier, entre :

- *Fuyez, allez-vous-en ! - s'exclama-t-il - Le danger est par trop grave.*
- *Sans sauf-conduit. non, répliquai-je. J'ai trop de responsabilités. D'autre part, qu'est-ce qui peut m'arriver, à moi qui ne me mêle de rien ? ...*

Ils me regardent comme hésitants, haussent légèrement les épaules, sortent en silence ; on entend un commandement, et ceux du 76^e de ligne se mettent en marche.

Quelques minutes plus tard, un combat très violent s'engage aux environs.

Vers 2 heures, une patrouille d'Allemands enfonce la porte de chez M. Cabouillis, qui habite près de ma pâtisserie, et la maison est saccagée, D'autres maisons, voisines aussi, subissent le même sort et, dans toute la rue, résonnent des coups de crosse abattant des portes, suivis de vitres qui volent avec éclat, de vaisselles qui

s'écroulent, de miroirs réduits en miettes. On respecte ma maison. J'entrebâille la porte avec précaution puis je descends au jardin. Les incendies continuent, redoublent, approchent. Le spectacle est à la fois terrifiant et magnifique. L'hôtel Guyot, du coin, est enveloppé de flammes ; d'autres édifices brûlent, le ciel se teinte de rouge, et, par terre et sur les murs élevés, erre une illumination intense et mobile, couleur de sang, Du jardin, on peut considérer les proportions du sinistre et, tandis que le feu pétille autour de moi, la fusillade crépite un peu plus loin et le canon tonne de tous côtés.

Pendant ce temps, les gens réfugiés dans la cave et qui avaient passé de mortelles heures, ont voulu s'en aller, en proie à l'inquiétude qui fait en de semblables circonstances qu'on ne se trouve bien nulle part, qu'on sent, impérieuse, la nécessité de fuir, bien souvent sans savoir où ... Et ils s'en vont tous. l'un après l'autre, se glissant par les ombres que l'incendie ne dissipe pas ; je

reste seul avec ma femme, mon beau-père et les enfants.

Mais lors d'une de mes sorties au jardin, j'assiste impuissant à un drame qui me fait dresser les cheveux et me glace le sang dans les veines. Le feu, qui lèche déjà l'arrière de ma maison, a envahi le plus haut des édifices proches, dont les premiers étages brûlent. Là, au quatrième, vit ma marraine, femme âgée et très maniaque, qui, depuis des mois, ne sort pas de son logis. Me demandant ce qu'il est advenu d'elle, je lève instinctivement les yeux vers ses fenêtres et que vois-je ? La pauvre vieille qui, sans doute n'avait pas voulu fuir lorsqu'il était encore temps, a grimpé sur la balustrade d'un des balcons et, affolée de terreur, cherche le moyen d'échapper à la fournaise qui flambe à ses pieds et qui a dû lui couper la retraite par l'escalier. Son corps, grand et décharné, chancelle jusque dans le vide, et ses yeux égarés regardent sans voir. Je lui crie, au risque de lui faire perdre

l'équilibre, qu'elle descende de la balustrade, qu'elle se tienne tranquille, que je vais la sauver, mais elle ne m'entend ou ne me comprend pas. J'escalade le mur du jardin, je prends une échelle dans le jardin voisin, Je grimpe sur le toit le plus proche de la maison, j'affermis comme je peux l'échelle dans les tuiles inclinées pour entrer par n'importe quelle ouverture et sortir dans mes bras ma pauvre marraine ... Mais l'échelle est trop courte, elle ne peut suffire ... Je me précipite à la recherche d'une autre mais, à peine ai-je touché le sol, qu'un cri déchirant me fait tourner les yeux. Comment raconter ce que je vois alors? ... Mon infortunée marraine, en proie au vertige ou asphyxiée par la fumée, s'écroule en ce moment, la tête en bas, du quatrième étage, traverse le toit vitré d'une serre et disparaît ... Les flammes envahissent peu après l'endroit où est tombé son vieux corps en lambeaux ...

Baigné d'une sueur froide, je retourne à la cave mais je n'ai garde de raconter aux miens l'épouvantable scène à laquelle j'ai assisté, impuissant. Mon beau-père, ma femme, les enfants écoutent, épouvantés, le fracas de la bataille mais ils ne savent pas encore que tout est en flammes et que le feu menace notre refuge. Réfléchissant aux moyens de les sauver, je me mets au soupirail grillagé de la cave, lequel donne sur la rue, juste à temps pour voir que quelques soldats portent processionnellement le cadavre nu et grillé par endroits de notre voisine, Madame Mombecq, merveilleuse jeune femme appartenant à une des principales familles de Tamines. Je n'ai pas froid aux yeux, et je l'ai prouvé, mais ce spectacle m'opprime le coeur et me serre la gorge comme des tenailles. Heureusement, mes larges épaules, cachant l'ouverture, ont empêché ma famille de voir, elle aussi ...

Le feu se propage dans l'immeuble. menaçant de

nous couper toute retraite, car il ne faut même pas penser à sortir dans la rue, que les balles traversent dans toutes les directions. Que faire ? Par bonheur, la maison contiguë a été respectée jusqu'à maintenant par l'incendie, et je décide que nous y passerons. Par le jardin. en me servant de l'échelle. peu avant inutile, je fais franchir le mur mitoyen d'abord à mon beau-père, puis à ma femme, ensuite aux enfants épouvantés, et je retourne à la cave pour retirer de la maison quelques victuailles, des vêtements et ce qui me semble le plus nécessaire en de telles circonstances. Le feu continue d'avancer. ... Il est passé cinq heures et demie, et il y a longtemps qu'il fait jour.

Tout à coup, par le soupirail, je vois que l'officier alsacien traverse la rue et j'attire son attention par un sifflement. L'officier s'arrête, regardant de tous côtés, sans me découvrir, Je lève la grille du soupirail et je sors dans la rue.

- *Encore ici ! - s'exclame l'officier avec surprise.*
- *Je n'ai pas cru prudent de sortir ...*
- *Mais allez-vous-en, allez-vous-en ! Vous pouvez partir ... Je ferai en sorte qu'on vous laisse passer.*
- *C'est que j'ai ma famille dans cette autre maison ...*
- *Emmenez-la !*
- *Mais, où serons-nous en sûreté ?*
- *Allez à l'église des Alloux. Là vous n'aurez rien à craindre.*
- *Merci, merci !*

Je rentre dans ta cave, Je monte aux étages supérieurs, je réunis cinq ou six valises, les remplis de vêtements et sors, en portant une dans chaque main pour gagner la maison voisine. Les flammes entourent déjà la porte de la cave qui donne sur le jardin, mais je les traverse, je les traverse trois fois pour transporter les bagages, je laisse tomber ceux-ci de l'autre côté du mur, je passe par-dessus moi-même et je sors enfin avec ma

famille terrifiée, par la porte de la rue ...

En passant devant ma maison, dont la toiture commence à s'effondrer, je lui dis un dernier adieu, certain de ne pas la revoir, du moins debout, et nous nous dirigeons avec toute la hâte possible vers la rue de l'Hôtel de Ville, regardant de tous côtés, si quelque fusil ne nous met pas en joue ... Mais l'Alsacien a tenu sa promesse et nous pouvons marcher sans accident sur les décombres, les vitres brisées, les morceaux de poutres ardentes ... Depuis que nous sommes sortis, nous pouvons nous rendre compte que les combats de la nuit ont été meurtriers. La rue de la Station est parsemée de cadavres. Ils appartiennent au 76^e de ligne. Le 77^e va entrer en scène ...

Nous arrivons rue de l'Hôtel de Ville et, voyant que tout est calme, je décide que nous resterons chez mon beau-père, à deux pas des Alloux ; à peine avons-nous cependant traversé le jardinet de devant, que se

présentent plusieurs soldats allemands qui nous ordonnent de sortir et de nous réfugier dans l'église voisine. Forcés d'obéir, nous abandonnons aussi la maison de mon beau-père, où le malheureux ne reviendra jamais ...

IV

Plus de mille personnes – hommes, femmes et enfants – sont enfermées dans l'église depuis la nuit dernière. Beaucoup, d'après ce qu'elles me racontent aussitôt en se lamentant, ont été promenées, par les campagnes des environs, les bras levés ; lorsqu'elles les baissaient, éreintées, un coup de crosse les forçait à les lever à nouveau ...

Les malheureux tremblent de terreur. Beaucoup sont convaincus qu'on va les tuer. J'essaie de les reconforter en leur disant que l'officier alsacien m'a

assuré qu'on ne nous touchera pas. En effet, je n'ai pas perdu confiance.

« Ils nous gardent ici – ajoutai-je – parce qu'il est fort possible qu'on se batte de nouveau dans les rues. »

Quelques femmes pleurent, d'autres prient, d'autres semblent anéanties et ne bougent pas de l'endroit où elles se sont laissées tomber. Les pères, les maris, les frères causent à bâtons rompus. commentent ce qu'ils ont vu d'une voix tremblante, font des suppositions sur ce qui doit être en train de se passer, conjecturent avec effroi ou avec un calme affecté ce qui peut arriver. Je m'efforce de leur communiquer ma confiance optimiste. Le vicaire, courageux et saint homme, va des uns aux autres répartissant des consolations, infusant du courage. Les heures glissent lentement, une à une. Le jour s'écoule cependant ; Personne ne pense à manger, bien que plusieurs, entre autres nous, aient des provisions ; l'inquiétude

est par trop grande ... L'enceinte est vaste, mais la respiration et les émanations de tout ce monde entassé alourdissent peu à peu l'atmosphère, la rendent suffocante et pestilentielle.

Soudain, on se met à fermer les portes et les fenêtres en commençant par la sacristie et, lorsque tout est fermé, on entend une voix qui crie en français mais avec un accent allemand prononcé :

« *Tous les hommes dehors !* »

Celui qui a donné l'ordre est un officier. Le vicaire s'avance pour lui parler mais on lui impose silence.

Les femmes, pleines d'épouvante, s'étreignent les unes les autres ou serrent dans leurs bras leurs parents, essayant d'empêcher qu'ils ne sortent. Mais il faut obéir et tous, l'un après l'autre, nous nous rendons à la grande porte gardée par un détachement. Quelques soldats visitent l'église pour voir s'il n'y reste pas de traînard.

- *Ils vont les fusiller !* – crient ou sanglotent les pauvres femmes.

- *A tantôt* – dis-je à la mienne –. *Ne t'inquiète pas. Il ne s'agit que d'une formalité ... d'un appel ...* – et je sors avec mon beau-père.

Dehors, il fait presque nuit.

- *Qu'allez-vous faire de nous ?* – demandai-je à un soldat allemand.

- *Vous conduire promener. Il est bon que vous fassiez un peu d'exercice et que vous respiriez un air plus pur.*

Je le crois parce que, dans l'église, on commence à étouffer et aussi parce qu'il y a des besoins qui ... ne se satisfont pas dans les églises.

Les Allemands nous font mettre par rangs de quatre et marcher vers le centre de la ville. En route, ceux d'entre nous qui sont encore en état d'observer, voient avec surprise que les ruelles latérales sont bondées de canons, de voitures, de chevaux,

d'artilleurs, d'infanterie ... Il paraît évident que toute cette troupe, que tout ce matériel a été mis de côté pour laisser le passage libre dans la rue à notre colonne. Nous sommes six cent cinquante et nous marchons relativement tranquilles ...



Lorsque nous entrons dans la rue de la Station. les choses changent d'aspect.



La rue est remplie de soldats, de charrettes, de pièces d'artillerie, de caissons, au point que nous devons passer à la file indienne. C'est évidemment ce que désirent les Allemands et ils nous y ont obligés ; en effet, comme dans les « *fourches caudines* », les soldats s'amuse à nous donner au passage des coups de fouet et de crosse ainsi que des coups de pied aux tibias. Nous devons avancer parmi les ruines fumantes et, si nous ne marchons pas assez vite, une baïonnette

nous sert d'aiguillon, nous piquant au hasard. Toute confiance s'évanouit. Les plus braves voient arriver leur dernière heure. Un petit bossu, fort aimé à Tamines pour son caractère jovial et plaisant, harcelé par la soldatesque qui le roue de coups au milieu de cris et de rires, roule à terre, mort de terreur, et nous devons passer sur son cadavre, encore palpitant ...

La misérable caravane, dont mon beau-père et moi faisons partie, parvient enfin à la place de l'Église, occupée par d'autres Allemands, qui nous font face.

On nous met, les six cent cinquante prisonniers, en six ou sept rangs, en face de la Sambre qui court à quatre mètres de nos pieds, A notre gauche, il y a un mur très bas, qui sépare la place du jardin de Monsieur Van Sterck, situé en contrebas ; à droite. la rue qui forme une courbe très prononcée et conduit au pont de la Sambre ; derrière, cette même rue et, vers la gauche, toujours derrière nous, l'église paroissiale

de Saint-Martin, avec le cimetière que vous avez vu en arrivant, transformé en une forêt impénétrable de croix ; depuis ce jour du 22 août, la terre manque au champ de repos ...



Un peu plus tard, les Allemands nous font exécuter une rotation et nous nous retrouvons avec la rivière à notre droite. regardant en face le mur bas, l'église un peu à gauche, et le pont et la chaussée à gauche et derrière.

J'ai eu soin que mon beau-père ne s'éloigne pas de moi et je l'ai à ma droite. A ma gauche se trouve un voisin, garçon corpulent et solide. Un silence sépulcral règne dans nos rangs, quoique personne n'ait de graves craintes. Mais l'obscurité de la nuit y contribue, ainsi que la réclusion de toute la journée et l'inquiétude naturelle en de semblables situations ...

Subitement, en tournant les yeux à gauche, je vois que, dans le portique d'une des maisons de la route, un officier allemand manipule un bizarre appareil qu'il dirige vers nous. Je n'en avais pas vu de semblable auparavant et, trompé par la demi-obscurité, je crois qu'il s'agit d'un télescope ou d'un appareil photographique d'invention récente.

« *Tiens, tiens ! – murmurai-je – Voilà qu'il leur prend l'envie de nous photographier au magnésium.* »

Mais immédiatement la pensée me vient que ce doit être une mitrailleuse et, comme l'officier nous

met en joue et que je vois au même moment que du trottoir voisin du mur bas un peloton nous vise également avec ses fusils, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, du bras droit je saisis mon beau-père par la ceinture, du gauche j'agrippe l'autre voisin et me jette à terre avec eux. A peine sommes-nous étendus qu'éclatent le crépitement de la mitrailleuse et les détonations des fusils : les balles sifflent au-dessus de nos corps et l'on entend des cris, des lamentations, des gémissements de douleur. Tous nos compagnons ont roulé par terre. Quelques-uns se relèvent et vont, affolés, se précipiter dans la Sambre pour fuir, mais les Allemands courent le long de la berge, les embrochent de leurs baïonnettes et les jettent, morts ou grièvement blessés, dans l'eau où flottent et disparaissent les cadavres ...

Silence de mort. On dirait que sur la vaste place il ne reste plus que le monceau de victimes nageant

dans leur sang ...

Dans l'obscurité, qui est devenue complète, quelques Allemands armés de haches examinant les corps, un à un. Au moindre mouvement d'un de ceux



qui sont tombés, ils l'achèvent d'un coup de hache au cou ou à la tête. Vingt ou vingt-cinq meurent ainsi.

On dirait que le silence est plus profond encore, si c'est possible.

V

Un mort est tombé les genoux pliés, formant arche au-dessus de ma tête, un autre cadavre m'immobilise les jambes ; ainsi j'ai le corps protégé par une voûte macabre mais je suis paralysé. D'ailleurs, je ne songe pas à bouger, quoique je m'efforce de voir ce qui se passe sur la place.

Mon beau-père et mon camarade de gauche ne soufflent pas mot, ne font pas un mouvement. Sont-ils morts, eux aussi ? ... Avec mille précautions j'étire le bras et je tâte mon beau-père : le corps est chaud. Il vit encore. Mon compagnon de gauche vit aussi. Mais

comme nos bourreaux continuent leur sanglante inspection, nous nous gardons bien de donner signe de vie.

Tout à coup, vers 9 heures, on entend un coup de canon. Les bouchers interrompent leur besogne, se mettent à courir. Les autres Allemands disparaissent aussi en courant. Il reste seulement deux sentinelles au pont de la Sambre et un corps de garde dans une maison de la grand'route.

Sur la place, il n'y a pas un mouvement, pas une rumeur ...

Au bout d'une demi-heure d'attente angoissée, je me risque à m'adresser à mon beau-père, tout bas.

- *Etes-vous blessé ?*
- *Non ... Oui. Je dois être blessé aux jambes. Elles sont engourdies, et je ne les sens pas.*
- *Tâtez-les. Ce n'est peut-être rien.*

Le compagnon de gauche me dit aussi qu'il se croit blessé.

- *Aidez-moi à tirer les cadavres que j'ai sur moi – dis-je à ce dernier – parce qu'ils m'empêchent de bouger. Je vous aiderai tout de suite après.*

Quoique ce soit un grand gars, robuste comme un Hercule, et quoique j'unisse mes efforts aux siens, nous n'y parvenons pas tout de suite, parce qu'il craint de se mouvoir. La situation est intolérable à cause de ces deux corps qui m'écrasent et menacent de m'étouffer. Après plusieurs tentatives prudentes – car nous craignons que ceux du pont ou quelque soldat qui passe ne nous voient –, je parviens à me débarrasser un peu de celui qui me protégeait la tête et je puis, enfin, respirer plus librement. Le camarade finit par se décider et m'aide à écarter les cadavres, rigides déjà.

Je me lève et regarde. Çà et là, entre les corps étendus dans des mares de sang, quelque chose bouge. J'entends

des soupirs, des gémissements étouffés, des cris rauques, des râles. C'est l'aube déjà.

Mon beau-père est toujours immobile, Je l'aide à se débarrasser du macabre poids qu'il a sur lui, et je le fais asseoir par terre. Il n'est pas blessé mais bien engourdi. Il regarde autour de lui, d'un oeil égaré. Je lui parle et il me répond à peine, par des phrases incohérentes et bizarres. Il a la fièvre. Les angoisses de la nuit ont produit une terrible impression sur lui. J'essaie de le consoler, de l'encourager.

« *Il n'y a plus rien à craindre, vous pouvez être tranquille* » - lui dis-je avec conviction pour lui donner un espoir que moi-même je n'ai pas.

Il est assis en tailleur, les mains sur les genoux, regardant fixement la Sambre, illuminée par l'aube d'une lueur indécise, qui me semble lugubre. Mais je quitte mon beau-père, en lui recommandant de ne pas bouger de là, pour tâcher de me rendre utile ailleurs.

Encouragé en voyant que ceux du pont et ceux du

corps de garde – qui est un peu plus loin – ne semblent pas s'occuper de moi, je me suis décidé à parcourir ce cimetière et à examiner les cadavres. Parmi les civils, je découvre quelques soutanes. Des mourants réclament de l'eau, d'autres la confession ...

Je ne sais par qui commencer lorsque je trouve le vicaire des Alleux qui vit encore.

- *Voulez-vous venir, mon Père ?* - lui dis-je - *Des mourants demandent la confession ...*
- *Je suis grièvement blessé ; je ne pourrai pas marcher.*
- *En vous appuyant sur moi ?*
- *Essayons.*

Le malheureux vicaire a une blessure atroce dans la région lombaire et souffre horriblement. Cependant, il parvient à se lever et, soutenu par moi, passe en se traînant parmi les cadavres, bénit les morts et donne l'absolution aux mourants.

Après cette action héroïque, il me demande de le ramener à l'endroit où il était tombé.

C'est étrange. Tous les blessés que je change de place me demandent également que je les remette là où ils tombèrent.

Une fois que le vicaire s'est étendu à nouveau dans son propre sang, je reste seul debout sur la sinistre place.

« *A boire ! De l'eau, de l'eau !* » - clament en divers endroits les blessés tourmentés par la soif.

Comment la leur donner ? La rivière coule à deux pas. Je me sers de mon chapeau pour y puiser un peu d'eau, mêlée de boue et de sang, et je retourne vers les blessés. Mais l'eau s'échappe du chapeau et l'opération se fait très longue et fatigante.

« *Quelqu'un veut-il m'aider ?* » - demandai-je à haute voix.

Un jeune homme se décide et se lève d'entre les

morts.

J'ai fini par trouver des bouteilles vides dans un coin du jardin de Monsieur Staigner, près du mur bas dont je pus m'approcher sans que les sentinelles du pont fissent aucun geste hostile ; ou bien on ne leur a pas donné d'ordres concernant les « *morts* » ou bien ils sont moins sauvages que leurs camarades. Le fait est qu'ils se promènent et nous voient sans doute – parce que le jeune homme s'est joint à moi – mais nous laissent faire sans nous inquiéter. Mon aide fait la navette de la rivière jusqu'ici, remplit les bouteilles et moi je me charge de donner de l'eau aux blessés qui ne peuvent bouger. Tout de suite, je m'approche aussi de mon beau-père toujours immobile, assis au même endroit et qui boit avec avidité, mais ne dit pas un mot. Et je continue ma tâche : secourir les blessés, dont la soif n'est jamais apaisée.

Subitement, derrière moi, le bruit caractéristique

d'un corps lourd tombant à l'eau ... Je tourne les yeux et vois une tête qui disparaît dans la rivière ... Instinctivement, je cherche mon beau-père : il n'est pas à sa place. C'est lui qui, dans un accès de fièvre ou de folie, vient de se jeter dans la Sambre ... Je cours, désespéré, vers la berge et j'attends que le corps réapparaisse pour me lancer à l'eau et le retirer ... Mais la surface de l'eau ne s'agite plus, rien ne se montre, rien ne bouge, la rivière garde sa proie.

Anéanti, je me laisse tomber à terre. C'est plus que ce qu'un homme peut supporter ! La tête entre les mains, je regarde la Sambre sans la voir et je reste pétrifié, je ne sais combien de temps ...

VI

Mais, moi aussi, je souffre de la soif, parce que je n'ai pas voulu boire de cette eau vaseuse et

ensanglantée, et mon estomac crie famine. Ces sensations me rendent à la vie. Je me souviens que, en fuyant de chez moi, j'ai fait abondante provision de cigarettes et je me mets à fumer pour tromper la faim et la soif. Je suis abêti, étranger à tout, sans idées, le cerveau comme de l'ouate ... Mon jeune aide s'est assis près de moi et fume aussi, en silence. Mais les cris et les plaintes des blessés croissent, se font intenses et continus, et finissent par m'arracher à ma stupeur. Il faut faire quelque chose ! Il faut les soulager, les secourir ! Mais comment ? ... Il n'y a qu'une chose à faire : recourir aux Allemands eux-mêmes ...

Je tire mon mouchoir de ma poche, pour l'employer comme drapeau blanc mais il est rouge et rigide, car les cadavres qui me servaient de bouclier ont trempé de sang mes vêtements. Peu importe. Je l'agite au-dessus de ma tête et m'approche du corps de garde.

- *Arrière !* - me crie la sentinelle.
- *Je veux parler au commandant !* - répliquai-je cependant - *On ne peut laisser ces malheureux mourir sans secours !*
- *Arrière !*

La sentinelle fait mine de me mettre en joue avec son fusil et je me retire. J'ai fait quelques pas vers la place lorsque la sentinelle, peut-être apitoyée, me crie âprement :

- *Le chef viendra plus tard.*

Je m'en retourne à mes blessés, au nombre de soixante-deux – je les ai comptés plusieurs fois –. La mort attend quelques-uns, d'autres resteront mutilés ou malades pour le reste de leur vie ... Après les avoir examinés, accablé de fatigue, je m'assieds et me remets à fumer, à fumer en pensant à tous les événements tragiques dont j'ai été spectateur et acteur en ces deux jours terribles qui viennent de

passer. Une rumeur de pas m'arrache de ce cauchemar : c'est un officier allemand qui s'approche de moi et demande :

- *Que voulez-vous ?*
- *Il faut donner de l'eau propre à ces malheureux blessés qui se meurent de soif – lui répondis-je, sans bouger et avec beaucoup de calme -, moi je ne puis leur offrir que l'eau infecte de la rivière. Il faut absolument, aussi, soigner leurs blessures ...*
- *Vous avez tiré ! Vous resterez ici !*

C'est la scélérate invention des *francs-tireurs*, avec laquelle ils pensent légitimer leur sauvage système d'intimidation. Sans les comprendre encore, j'essaie d'insister :

- *Les blessés ...*
- *Il n'y a pas de blessés ! ...* - interrompt brutalement l'officier.

Veut-il dire qu'il nous considère comme morts ?
Que d'un moment à autre on viendra nous achever ?...

Il tourne les talons et s'en va sans ajouter un mot.

Le temps passe, lent, angoissant, et notre épouvantable situation ne change pas.

Vers 7 heures, un médecin militaire s'approche, qui embrasse d'un coup d'œil le champ de mort. Il voit que les blessés sont nombreux, hausse les épaules et s'en va, mais non sans que je l'aie entendu dire, cruellement :

- *Il y en a trop !*

Rien ne semble plus pouvoir m'épouvanter et je m'assieds de nouveau à fumer une cigarette après l'autre avec un stoïcisme qui est plutôt de l'atonie ...

Mais un triste épisode vient me troubler d'une façon inespérée. Une lamentable colonne d'infortunés apparaît sur la place, flanquée de soldats, fusil à l'épaule, et s'arrête en face du café de Staigner. Ce

sont deux cents femmes et enfants de la ville, amenés sans doute pour qu'ils contemplent l'oeuvre des Allemands, le châtement sanglant des *francs-tireurs* ! Nos bourreaux veulent que l'exemple soit efficace et – sauvage sarcasme – que ces pauvres femmes, ces tendres bambins, à la vue des cadavres de leurs époux, de leurs pères, de leurs fils, ne recommencent pas à prendre les armes contre les Allemands ! ... Quelle iniquité, Seigneur ! ... Et c'est ainsi. c'est ainsi, car les soldats, implacables, obligent les femmes et les enfants à regarder en face les cadavres, sans leur permettre de détourner la tête ... Je ne sais comment je ne deviens pas fou devant ce spectacle inouï, ni comment je ne vais pas, moi aussi, me précipiter dans la rivière ... Accablé, j'examine le groupe, tremblant d'y trouver ma femme, mes petits ... Mais ils n'y sont pas ... Qu'est-il advenu d'eux ? Sont-ils toujours enfermés à Sainte-Marie des Alloux ? ...

Entretiens s'approche de moi un Allemand dont l'uniforme est plus fin que celui d'un soldat mais qui ne me semble pas un être un uniforme d'officier. Ce doit être un caporal ou un sergent employé comme scribe. Il s'arrête à côté de moi, promène par la place un regard d'horreur et je l'entends murmurer en français :

« *Barbarie !* »

Je fais semblant de ne pas entendre car je soupçonne ses intentions.

- *C'est une barbarie !* – répète-t-il et, s'adressant ouvertement à moi, il ajoute – : *Ecoutez, moi aussi je suis catholique, vous voyez ?*

Et il me montre un rosaire qu'il tire de sa poche. Pour la majorité des Allemands, il n'est pas de Belge qui ne soit catholique.

- *Qu'allez-vous faire de nous ?* - lui demandai-je alors avec un peu plus de confiance.

- *Je n'en sais rien* – me dit-il avec un geste de pitié

impuissante.

- *On va nous fusiller à nouveau ?*
- *Je ne sais pas encore. Une note a été envoyée à l'Etat-Major, demandant qu'on ne fusille plus.*
- *Et que croyez-vous ? Que va-t-on décider ?*
- *Je ne pourrais vous le dire. Nous n'aurons la réponse qu'à midi.*

Je me tourne brusquement vers la Sambre. Je suis décidé à me jeter dans le fleuve. Je suis bon nageur et j'échapperai en nageant entre deux eaux jusqu'à ce que je sois à l'abri des fusils. Le sous-officier devine mon intention car il se hâte de m'arrêter et me dit :

- *Ne fuyez pas ! Si quelqu'un fuit, tous les autres seront fusillés. C'est le mot d'ordre.*

Je reste cloué à ma place. Le sous-officier s'éloigne vers le corps de garde. Ses compagnons semblent bafouer la compassion qu'il vient de montrer aux survivants de la tuerie. J'entends des moqueries, des invectives, comme s'il

n'y avait qu'un pas de son attitude à la trahison.

VII

Pendant ce temps, une nouvelle colonne de prisonniers est arrivée sur la place et, aux abords du café Staigner ; il y a maintenant deux groupes, celui des femmes et des enfants, et un autre d'hommes, dans lequel on distingue les soutanes de plusieurs prêtres. On a aligné les infortunés devant des tranchées, qui ont l'air de fosses destinées à leurs cadavres. Eux aussi doivent forcément contempler les quatre cents fusillés, écouter les plaintes des blessés, entendre le râle des moribonds ... Hommes, femmes et enfants, terrorisés, tremblent d'être fusillés aussi et souffrent les affres de l'agonie ...

Comme pour ajouter un raffinement à leurs tortures, de neuf à 10 heures du matin. les soldats font l'exercice autour d'eux, vont, viennent, s'arrêtent, les mettent en

joue comme s'ils allaient les exécuter, se remettent en marche, répètent la scène ... Les enfants crient de terreur, de faim, de fatigue ; les femmes pleurent et se lamentent ; les hommes sont pétrifiés d'épouvante ; les prêtres prient ...

Les soldats de garde nous empêchent – ceux du groupe des « *morts* » – de nous mettre en communication avec les deux autres groupes. Nous nous voyons parfaitement, nous pourrions nous entendre en criant, mais nous devons nous contenter de nous regarder les uns les autres sans même nous parler par signes car les crosses des fusils sont là pour nous rappeler à l'ordre et les balles pour nous imposer définitivement silence.

Enfin, peu avant onze heures, les Allemands permettent que quelques femmes et enfants apportent des cigarettes et un peu de pain au groupe des « *morts* »

...

Sur le coup de 11 heures, le sous-officier au rosaire

apparaît et s'approche de moi. Il est midi, heure allemande. Il ne pouvait donc être plus ponctuel. Il vient en hâte et on voit qu'il est très content.

- *On ne fusillera plus !* – m'annonce-t-il.
- *Est-ce vrai ?*
- *Oui, parfaitement vrai. L'état-major a décidé qu'on ne fusille plus, et l'ordre vient d'arriver.*
- *Pouvez-vous le répéter à mes pauvres compagnons, afin qu'ils se tranquillisent ?*
- *Oui.*

Je fais signe à ceux qui sont le plus près, à mon camarade de gauche, au jeune homme qui m'a aidé, à quelques autres. Malheureusement, mon pauvre beau-père n'est pas là pour entendre le sous-officier répéter qu'on nous fait grâce de la vie ...

- *Que va-t-on faire de nous, maintenant ?* - demandai-je.
- *On va vous emmener à Fleurus. Là, peut-être vous*

mettra-t-on en liberté, je n'en suis pas sûr ; mais, en tout cas, vous ne pourrez pas revenir à Tamines.

Le sous-officier se retire. Les paroles nous ont tranquilisés. mais sans dissiper complètement nos craintes ...

Cependant, des soldats ont placé une table et des



chaises face à l'église et à côté du cimetière ;

gaiement, quelques officiers prennent place. Fêtent-ils une victoire ou bien notre exécution ? Je ne saurais te dire. Le fait est qu'ils boivent du champagne, prononcent des discours, trinquent, portent des toasts avec une animation et une joie qui semblent augmenter à cause de la présence de tant de cadavres, de tant de mourants, de tant de prisonniers tremblant de terreur ... Quiconque ne l'a pas vu comme je le vois ne voudra jamais le croire ; non, personne ne pourra le croire ! ...

Enfin, l'un d'eux, qui semble le commandant. se dirige vers le groupe d'hommes arrivés en dernier lieu et demande :

- *Quelqu'un parmi vous parle-t-il l'allemand ? ...*

Ils ne le comprennent pas et personne ne répond.

Alors je m'approche et dis :

- *Moi je parle un peu.*

- *Eh bien, dites à ces hommes que ceux qui peuvent*

travailler prennent les pelles qu'on va leur apporter et qu'ils creusent une fosse. Il faut enterrer les morts. Ensuite on s'occupera des blessés graves, Ceux qui sont blessés légèrement seront soignés plus tard, ... s'ils se conduisent bien.



On apporte les pelles et les prisonniers creusent

une fosse à l'endroit qu'on leur indique, c'est-à-dire derrière le mur bas, dans le jardin de M. Van Sterck. Les corps en seront exhumés plus tard pour reposer en terre consacrée, à l'ombre de l'église. Ensuite, ils doivent s'occuper de transporter les cadavres et je me joins à eux pour les aider. Mais on manque de moyens et nous devons nous servir de planches de quatre ou cinq mètres de long que nombre d'hommes peuvent à peine manier. Deux ou trois fois, la planche, en basculant, laisse glisser et tomber à terre un cadavre ... Heureusement, dans le jardin, je vois une échelle appuyée contre le mur. Elle nous sert de brancard, que deux hommes peuvent facilement transporter. Cependant l'opération dure trop longtemps au point que, bientôt, on donne l'ordre de transporter aussi les cadavres en les saisissant simplement par les pieds et les épaules ; ainsi, l'on parvient à en enterrer plusieurs à la fois et à gagner du temps. Les hommes se

relaient lorsque la fatigue les accable. Le groupe des femmes et des enfants assiste avec angoisse à ces funérailles rudimentaires.

On dirait que les Allemands ont ordonné intentionnellement de commencer par retirer les cadavres en laissant les blessés pour la suite. Comme ils sont enchevêtrés, malgré tout le soin qu'on apporte à déplacer les blessés, on les fait souffrir horriblement ... Et il faut aller vite ; les Allemands veulent que ce soit vite terminé et ils font pleuvoir sur nous les ordres rauques, les invectives, les menaces, les coups même ...

Un détail étrange et caractéristique : au bord de la fosse se trouve le médecin militaire qui a jugé trop ennuyeuse la tâche de secourir les blessés ; il tient sa montre dans sa main gauche ; de l'index de la droite, il frappe de petits coups sur le verre, comme s'il faisait un cabalistique chronométrage et, à chaque

coup, il répète inlassablement : *Heure de monsieur et de madame aussi.*

Que veut-il faire entendre par ce sinistre refrain ? Je l'ignore, je ne parviens pas à le comprendre. Peut-être veut-il dire que l'heure de la mort a sonné ou sonnera pour tout le monde ... Allez donc savoir ! ...Il est grand, maigre, imberbe et regarde d'un œil égaré ... Je veux croire qu'il est devenu fou d'épouvante et que la terreur en fait un fauve ...

VIII

L'inhumation des cadavres dure de midi et demi à quatre heures environ. Maintenant ils sont tassés dans les fosses, les uns sur les autres, couverts d'une légère couche de terre ; et, enfin, arrive le tour des blessés. On les transporte en se servant des mêmes moyens improvisés : des planches, l'échelle, la simple

suspension par les bras et les jambes. Il faut les étendre en plein air, le long d'un fossé ; personne ne vient les secourir et, en voyant ce trou ouvert à leur côté, beaucoup croient qu'on va les enterrer vivants ... Ils ne seront pas soignés avant trois jours ... Les médecins militaires ont déjà trop de besogne à soigner les leurs ...

Entretemps on a apporté en civière sur la place les cadavres dévêtus et atrocement brûlés de Madame Seguin, de son fils, et de Madame Mombecq, la belle jeune femme dont j'ai parlé auparavant. Ces malheureuses se trouvaient chez Monsieur. Mombecq, réfugiées dans la cave avec d'autres femmes et enfants lorsque la bâtisse commença à brûler et il ne leur resta d'autre retraite que par le soupirail qui donne dans la rue. Plusieurs dames et quelques enfants étaient sortis par là quand, soudain, arrive un officier qui crie, en fermant la grille du soupirail : « *Plus personne ne sort !* » Ainsi,

asphyxiés par la fumée et épouvantablement brûlés, périrent les malheureux dont les cadavres nus sont exposés sur la place.

Le pauvre Léon Taumou arrive aussi dans une brouette, couvert d'atroces brûlures. Les soldats le laissent dans la brouette même à côté des cadavres de Madame Mombecq, de Madame Seguin et de son fils ...

Enfin nous, les « *ressuscités* », nous formons une colonne ; encadrés par les Allemands et poussés à la pointe des baïonnettes, nous sortons de la place. Maintenus férocement en rang, quoique nous n'en puissions plus de fatigue, on nous fait passer la rivière et prendre à nouveau par la rue de l'Hôtel-de-Ville, par où l'on nous conduisit au supplice, hier soir. La rue est déserte, tout est fermé et silencieux ... Lorsque nous arrivons à Sainte-Marie des Alloux, on nous fait faire halte. On incorpore à notre colonne les femmes et les enfants qui sont restés enfermés dans l'église et, alors,

nous pouvons apprendre ce qui leur est arrivé pendant les vingt et quelques heures mortelles de notre séparation.

Comme vous vous en souvenez, avant que nous ne sortions, on avait fermé hermétiquement toutes les portes et les fenêtres de l'église. L'atmosphère, suffocante déjà, se faisait peu à peu irrespirable, et femmes et enfants étaient près de mourir asphyxiés. Ils étaient plusieurs centaines. Ils ne pouvaient pas même sortir pour l'indispensable et les coins, les angles des autels, les bases des colonnes ne tardèrent pas à devenir autant de foyers d'infection. L'air ne pouvait pas se renouveler, la chaleur se faisait intolérable, les femmes perdaient la tête, sanglotaient, gémissaient, les enfants criaient, fous de terreur, de faim, de soif ... Une dame, plus résolue que ses compagnes affolées, alla frapper à la grande porte de l'église et frappa tant et si fort que, enfin. par un entrebâillement, une voix lui demanda du dehors :

- *Qu'est-ce que vous voulez ?*

- *Monsieur, par pitié ! Ne nous laissez pas mourir dans les immondices ! Nous ne pouvons plus respirer ! Faites ouvrir les fenêtres ...*

Heureusement la requête fut acceptée et un soldat entra qui ouvrit enfin, toutes grandes, les fenêtres de l'église. Cependant, quoique un peu moins mal à l'aise, les malheureuses ont passé la nuit et presque toute la journée dans la plus grande angoisse, sans manger, sans boire, sans bouger, mais aussi sans savoir l'horrible sort qui était échu à tant des nôtres, sans assister aux spectacles affolants auxquels nous autres nous avons assisté. Combien d'entre elles sont orphelines ou veuves et ne le savent pas encore, et ne le sauront pas, assurément, par ma bouche ...

A cette heure, tous ensemble, en une lamentable caravane, voyant les incendies qui continuent à dévorer notre pauvre cité, brisés par tant de fatigues, par tant d'angoisses, par tant d'horreurs, nous voici en marche

vers Fleurus, sans savoir quel destin nous attend. C'est en vain que je rappelle à mes camarades les paroles encourageantes du sous-officier allemand, son affirmation qu'on ne nous prendra pas la vie ; c'est en vain, car nos gardiens nous obligent à tenir les bras levés et s'amuse à décharger leurs fusils tout près de nous ...

Pour beaucoup d'entre nous, chaque pas que nous faisons nous rapproche du lieu de l'exécution. Sera-ce sur cette hauteur ? Sera-ce à ce tournant de la route ? ... Dans cette horrible angoisse, nous arrivons à Wellin-sur-Sambre.

- *Halte !*

La colonne s'arrête. Tout le monde tremble plus que jamais.

- *Vous êtes libres !*

Et, alors, il se produit une chose inouïe, un fait incroyable : femmes, vieillards, enfants, délirant de joie, affolés par une issue aussi inespérée, se précipitent vers

leurs bourreaux, les étreignent, les embrassent, transportés, et ils éclatent en cris de « *Vive l'Empereur ! Vive l'Allemagne !* »

Roberto J. Payró

PAYRO ; "*Habla un resucitado (La Matanza de Tamines)*", in **LA NACION** ; 07/04/1919. Traduction française : "*Le Ressuscité de Tamines*" in **Le Flambeau** (*Revue belge des questions politiques et littéraires*) ; Bruxelles ; Tome 1^{er}, N°6, 2^{ème} année, juin 1919, pages 615-641.

(*) la **traduction** (légèrement *retouchée* par Bernard Goorden) serait due, d'après Roberto Pablo PAYRO (**copyright 2014**), à son oncle Roberto, qui est décédé en 1922.

Les illustrations proviennent de :

d'ARS, L.C.M. ; **Le martyre de Tamines** ; Anvers, Imprimerie nationale L. Opdebeek ; s. d. (1919), ill.

in-4°, 14 pages. (Collection « *La Belgique héroïque et martyre* »)

Si vous voulez en savoir plus, nous vous recommandons le site :

<http://www.tamines1914.be/>

ALEXANDRE, Simon ; *Mémoire d'une « Cité martyre » ; Le Massacre de Tamines du 22 août 1914* ; UCL, 1999 / Bruxelles ; Archives générales du royaume ; 2001, 284 p.

Travail téléchargeable, au format PDF, via le lien :

http://media.wix.com/ugd/b98ec9_8a4ee7d9a6bb4ba98104c4fe074ceaa1.pdf

Simon ALEXANDRE : info@tamines1914.be

L'auteur n'a apparemment pas connaissance du texte de PAYRO.